

# L'humanisme existentialiste

**Salvatore Puledda**

Interprétations de l'humanisme

Éditions Références, 2000

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le panorama culturel français est dominé par la personnalité de Jean-Paul Sartre et par le courant de pensée, l'existentialisme, qu'il a contribué à diffuser par son œuvre de philosophe et d'écrivain, et par son engagement politico-culturel.

La formation philosophique de Sartre est surtout marquée par l'influence de l'école phénoménologique : boursier en Allemagne pendant les années 1933-1934, Sartre entre en contact direct avec la pensée d'Husserl et d'Heidegger. C'est précisément dans la phénoménologie et dans la méthode d'enquête qui lui est associée qu'il trouve les moyens de dépasser la philosophie académique française de l'époque, empreinte de spiritualisme et d'idéalisme et qu'il rejette fermement.

La recherche de Sartre part du domaine de la psychologie. Son ambition de jeunesse est même de révolutionner les fondements de cette science. Sartre est en effet profondément insatisfait par la psychologie moderne, avec sa base positiviste et sa prétention de traiter les phénomènes psychiques de la même manière que les phénomènes naturels, en les isolant et en les séparant de la conscience qui les a constitués. Pour Sartre, qui fait sien la position d'Husserl, la conscience n'est pas un simple réceptacle de « faits » psychiques, ou une sorte de miroir qui reflète passivement ou déforme la réalité extérieure : elle est fondamentalement intentionnelle, active, elle possède ses propres manières de structurer les données sensibles et de constituer des « réalités » qui, bien que dépendantes de celles-ci, possèdent des caractéristiques propres et spécifiques.

L'application de la méthode phénoménologique à des questions de psychologie se concrétise avec trois essais : L'imagination (1936), Ébauche d'une théorie des émotions (1939) et L'imaginaire (1940). Pour Sartre, il ne s'agit pas d'étudier telle ou telle émotion, de rassembler des données sur certains comportements émotifs particuliers – comme le ferait un psychologue traditionnel –, mais de parvenir aux structures fondamentales de la conscience qui permettent et expliquent le phénomène émotif. Pour Sartre, l'émotion et l'imagination sont des types de conscience organisés, des manières particulières d'entrer en relation avec le monde, d'attribuer une signification aux situations vécues. En outre, les images mentales ne sont pas de simples « répétitions » des données extérieures, des objets ou des faits : au contraire, la fonction imaginative révèle la propriété fondamentale de la conscience de se détacher des choses, de les transcender, et de créer librement – comme le montre au plus haut degré l'activité artistique – une autre réalité.

Mais Sartre ne tarde pas à s'éloigner d'Husserl à cause de l'importance fondamentale que celui-ci assigne, dans sa recherche, aux aspects logiques et gnoséologiques. Pour

Sartre, en revanche, ce qui est fondamental c'est l'étude du rapport entre la conscience humaine réelle, existante, et ce monde des choses auquel la conscience, en raison de sa constitution même, renvoie toujours, mais par lequel elle se sent limitée et opprimée. Sur cette voie, il tend à se rapprocher de plus en plus d'Heidegger et de sa problématique ontologique et existentielle. Son point d'arrivée est une vision philosophique au centre de laquelle réside l'idée d'une « complémentarité contradictoire » entre la conscience (le pour soi) et le monde (l'en soi).

Sartre reformule le concept fondamental de la phénoménologie, l'intentionnalité de la conscience, comme transcendance vers le monde : la conscience se transcende elle-même, elle se dépasse continuellement dans les choses. Mais bien qu'il constitue le support de l'activité intentionnelle de la conscience, le monde est irréductible à celle-ci, il est l'autre pour la conscience : il est la réalité des choses et des faits, réalité dure et opaque, donnée, gratuite. Le monde est absurde et injustifiable : il est, mais il pourrait ne pas être parce que rien ne l'explique ; il est contingent, mais il n'en est pas moins là, il existe. Ou plutôt il existe, dans le langage sartrien, c'est-à-dire qu'il émerge, qu'il tend vers la conscience.

Même chose pour l'être humain : il est contingent, destiné à mourir, il pourrait ne pas y être, mais il existe ; il est là, jeté dans le monde sans l'avoir choisi, en situation, dans un temps et dans un lieu donné, avec ce corps déterminé, dans cette société déterminée, à s'interroger « sous un ciel vide ». La nausée est alors ce sentiment de trouble radical qu'éprouve la conscience face à l'absurdité et à la contingence de tout ce qui existe, une fois qu'elle a mis en crise, ou suspendu, selon le langage d'Husserl, les significations et les valeurs habituelles.

Dans *L'Être et le Néant* (1943), la conscience est décrite dans une tension déchirante avec le monde qui l'entoure (l'être), avec lequel elle est nécessairement en rapport, mais ne se sent jamais complètement en harmonie. La conscience, qui est liberté absolue de créer les significations des choses, des situations particulières et du monde en général, est toujours engagée dans un choix, dans une discrimination de la réalité. De par sa constitution propre, elle contient en soi le néant, car elle nie et annule continuellement l'existant, se projetant au-delà du déjà donné, du déjà fait, créant de nouveaux projets, de nouvelles possibilités.

Dans ce travail incessant de projet et d'autoprojet qui annule et reconstruit le monde, l'homme est, par essence, ses propres possibilités ; son existence est continuellement remise en jeu par ses choix, par ses projets, par ses actes. Ce qui caractérise la réalité humaine n'est donc pas une essence préconstituée, mais précisément l'existence, avec son interrogation incessante sur soi-même et sur le monde, sa liberté de choisir et de se choisir, sa projection en avant, le fait d'être toujours au-delà de soi-même.

Mais c'est précisément la liberté de choisir, cette liberté absolue qui est l'essence même de la conscience, qui génère l'angoisse. Dans *L'Être et le Néant*, dans la lignée de Kirkegaard et d'Heidegger, Sartre définit l'angoisse comme le sentiment de vertige qui saisit l'homme quand il découvre sa propre liberté et qu'il se rend compte qu'il est le seul et unique responsable de ses décisions et de ses actions. Contrairement à la peur, qui se réfère toujours à un objet, l'angoisse n'a pas un référent précis ; elle est plutôt la « peur d'avoir peur » ou, comme le disait Kirkegaard, elle est « peur et tremblement » face à l'indétermination et au caractère problématique des choix qui se présentent dans l'existence. C'est pour échapper à l'angoisse qui est au centre de la liberté, pour éviter la responsabilité de leurs propres choix, que les hommes – selon

Sartre – ont souvent recours à ces formes d'autotromperie que sont les comportements de fuite et d'excuse, ou aux hypocrisies de la mauvaise foi, où la conscience essaye de se mentir à elle-même, mystifiant ses propres motivations et masquant et idéalisant ses propres fins. C'est la manière d'être inauthentique des bourgeois décrits impitoyablement quelques années plus tôt dans le roman *La Nausée* (1938) ou dans le recueil de nouvelles *Le Mur* (1939).

Mais en raison de sa contingence, la conscience, qui est le fondement de tout, ne peut trouver sa propre justification ni dans le monde ni en elle-même. La conscience contient donc une dualité – insurmontable parce que constitutive – qui laisse apparaître un fond de non-intelligibilité, de non-transparence : bien qu'elle soit liberté de créer de nouveaux possibles, de donner une signification au monde, elle ne peut jamais donner forme à une signification définitive, elle ne peut jamais parvenir à la cristallisation d'une valeur.

Sartre écrit dans la conclusion de *L'Être et le Néant* : « [...] le pour-soi est effectivement perpétuel projet de se fonder soi-même en tant qu'être et perpétuel échec de ce projet. »<sup>1</sup>

En synthèse, pour le Sartre de *L'Être et le Néant*, l'essence de la conscience humaine réside dans la tentative continuellement frustrée de s'autofonder, de s'ancrer ; mais c'est un travail de Sisyphe, comme le dira Camus, un faire et défaire perpétuel, un engagement qu'il est nécessaire de prendre, mais pour lequel aucune récompense ni aucun espoir ne sont prévus et auquel la mort, comme fait extrême, met fin. Donc, révolte, dénonciation de la mauvaise foi, mais tout cela « sous un ciel vide ». En effet, *L'Être et le Néant* ne présente aucune proposition positive, il n'indique aucune direction pour le dépassement de l'échec, du non-sens de l'existence. Le livre se termine par l'affirmation « l'homme est une passion inutile » et avec la reconnaissance de l'équivalence des choix, considérés en dernière analyse comme étant tous négatifs.

Ces thèmes de l'existentialisme athée, comme on l'appela, jouirent d'une grande popularité, jusqu'à devenir une véritable mode, dans le climat de pessimisme et de confusion que connut l'Europe après la Libération. Sartre, qui avait participé de façon très marginale à la Résistance contre les nazis, « portant quelques valises », comme il le dira lui-même, domina la scène politico-philosophique française en même temps que le marxisme et l'humanisme chrétien. Entre-temps, l'horizon politique international s'assombrissait de nouveau avec les signes avant-coureurs de la « guerre froide » entre l'Union soviétique et les États-Unis et de nouvelles menaces de conflit commençaient à peser sur l'Europe divisée.

C'est ainsi que dans ce nouveau climat de l'après-guerre et dans la confrontation avec le marxisme, Sartre s'efforça de réélaborer son existentialisme, mettant surtout en évidence ses aspects éthiques et ses implications intersubjectives et politiques. L'existentialisme était reformulé comme une doctrine humaniste, au centre de laquelle se trouvaient l'homme et sa liberté, mais fondée aussi sur l'engagement militant dans la société, sur la lutte contre toute forme d'oppression et d'aliénation.

Une doctrine structurée de telle sorte devait servir de base à la construction d'une nouvelle force politique, à l'ouverture d'une « troisième voie » entre le parti catholique

---

<sup>1</sup> J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*. Essai d'ontologie phénoménologique. Paris 1943, Gallimard, p. 684.

et le parti communiste. En particulier, Sartre se tournait vers la Gauche française, à laquelle il présentait son existentialisme non seulement comme une philosophie antibourgeoise et révolutionnaire, mais comme une philosophie de la liberté, par opposition au marxisme et à sa vision déterministe, qui annule l'individu et sa spécificité. Sartre considérait le marxisme, surtout dans sa version léniniste, comme étant totalement dépourvu d'une vision cohérente de l'homme et d'une théorie du sujet agent.

C'est donc avec ces intentions que Sartre publia en 1946 *L'existentialisme est un humanisme*. Sauf quelques légères modifications, cet essai reprend fidèlement le texte de la conférence prononcée l'année précédente à Paris au Club Maintenant.

L'objectif immédiat de cette conférence avait été de répondre aux accusations et aux incompréhensions dont l'existentialisme avait été l'objet, dans les cercles de droite comme dans ceux de gauche. Les adversaires de droite le qualifiaient de doctrine de l'absurde et du néant, athée, matérialiste, où l'être humain était montré dans ses aspects les plus crus et les plus sordides et où les rapports interpersonnels se configuraient comme une torture réciproque. Les adversaires de gauche décrivaient l'existentialisme comme une théorie décadente, comme un produit typique de l'idéalisme petit-bourgeois, qui menait à l'apathie et à la résignation, et qui ne tenait pas compte, avec son subjectivisme myope, des vrais facteurs d'oppression qui agissent sur l'être humain réel, c'est-à-dire des différentes formes de domination économique-sociale s'exerçant dans la société capitaliste.

Après ces prémisses, nécessaires pour comprendre le contexte philosophico-politique de l'époque, voyons comment Sartre présente et défend la thèse selon laquelle l'existentialisme est un humanisme : « C'est à ces différents reproches que je cherche à répondre aujourd'hui ; c'est pourquoi j'ai intitulé ce petit exposé : l'existentialisme est un humanisme. Beaucoup pourront s'étonner de ce qu'on parle ici d'humanisme. Nous essayerons de voir dans quel sens nous l'entendons. En tout cas, ce que nous pouvons dire dès le début, c'est que nous entendons par existentialisme une doctrine qui rend la vie humaine possible et qui, par ailleurs, déclare que toute vérité et toute action impliquent un milieu et une subjectivité humaine. »<sup>2</sup>

Et il précise plus loin : « Notre point de départ est en effet la subjectivité de l'individu, et ceci pour des raisons strictement philosophiques... Il ne peut y avoir de vérité autre, au point de départ, que celle-ci : je pense donc je suis, c'est là la vérité absolue de la conscience s'atteignant elle-même. Toute théorie qui prend l'homme en dehors de ce moment où il s'atteint lui-même est d'abord une théorie qui supprime la vérité, car, en dehors de ce cogito cartésien, tous les objets sont seulement probables, et une doctrine de probabilités qui n'est pas suspendue à une vérité s'effondre dans le néant ; pour définir le probable, il faut posséder le vrai. Donc, pour qu'il y ait une vérité quelconque, il faut une vérité absolue ; et celle-ci est simple, facile à atteindre, elle est à la portée de tout le monde ; elle consiste à se saisir sans intermédiaire.

« En second lieu, cette théorie est la seule à donner une dignité à l'homme, c'est la seule qui n'en fasse pas un objet. »<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> J.-P Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*. Paris, 1946, Nagel, pp. 11-12.

<sup>3</sup> Ibid., pp. 63-65.

Mais contrairement à ce qui se produit dans la philosophie cartésienne, pour Sartre le, je pense, renvoie directement au monde, aux autres êtres humains. Voici comment il s'exprime à ce propos : « Ainsi, l'homme qui s'atteint directement par le cogito découvre aussi tous les autres, et il les découvre comme la condition de son existence. Il se rend compte qu'il ne peut rien être sauf si les autres le reconnaissent comme tel. Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. Dans ces conditions, la découverte de mon intimité me découvre en même temps l'autre, comme une liberté posée en face de moi, qui ne pense, et qui ne veut que pour ou contre moi. Ainsi, découvrons-nous tout de suite un monde que nous appellerons l'intersubjectivité, et c'est dans ce monde que l'homme décide ce qu'il est et ce que sont les autres. »<sup>4</sup>

Sartre définit ensuite ce qu'est l'homme pour l'existentialisme. Selon Sartre, tous les existentialistes, quelle que soit leur extraction, chrétienne ou athée, y compris Heidegger, concordent sur ce point : dans l'être humain, l'existence précède l'essence. Pour préciser ce point, Sartre utilise l'exemple suivant : « Lorsqu'on considère un objet fabriqué, par exemple un livre ou un coupe-papier, cet objet a été fabriqué par un artisan qui s'est inspiré d'un concept ; il s'est référé au concept de coupe-papier, et également à une technique de production préalable qui fait partie du concept, et qui est au fond une recette. Ainsi, le coupe-papier est à la fois un objet qui se produit d'une certaine manière et qui, d'autre part, a une utilité définie. Nous dirons donc que, pour le coupe-papier, l'essence – c'est-à-dire l'ensemble des recettes et des qualités qui permettent de le produire et de le définir – précède l'existence. »<sup>5</sup>

Or, dit Sartre, dans la religion chrétienne, à partir de laquelle s'est formée la pensée européenne, le dieu créateur est conçu comme le meilleur artisan, qui fait l'homme en s'inspirant d'une conception déterminée, l'essence de l'homme, de même que l'artisan commun fabrique le coupe-papier. Au XVIIIe siècle, la philosophie athée a éliminé la notion de dieu, mais pas l'idée que l'essence de l'homme précède son existence. Selon cette conception, dit Sartre, « [...] cette nature humaine, qui est le concept humain, se retrouve chez tous les hommes, ce qui signifie que chaque homme est un exemple particulier d'un concept universel, l'homme. »<sup>6</sup>

Mais « L'existentialisme athée, que je représente, – poursuit Sartre – est plus cohérent. Il déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. »<sup>7</sup>

Et il précise ensuite : « [...] l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité, et que l'on nous reproche sous ce nom même. Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table ? Car nous voulons

---

<sup>4</sup> Ibid., pp. 66-67.

<sup>5</sup> Ibid., pp. 17-18.

<sup>6</sup> Ibid., pp. 19-20.

<sup>7</sup> Ibid., pp. 21-22.

dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir. L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement... rien n'existe préalablement à ce projet... l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. »<sup>8</sup>

L'homme n'a donc pas une essence déterminée ; celle-ci se construit dans l'existence, d'abord comme projet puis par les actions. L'homme est libre d'être ce qu'il veut, mais dans ce processus d'autoformation, il n'a pas à sa disposition de règles morales qui le guident.

En effet, s'en appelant à l'un des inspirateurs de l'existentialisme, Dostoïevski, Sartre affirme : « Dostoïevski avait écrit : "Si Dieu n'existait pas, tout serait permis". C'est là le point de départ de l'existentialisme [...] Si, d'autre part, Dieu n'existe pas, nous ne trouvons pas en face de nous des valeurs ou des ordres qui légitimeront notre conduite. Ainsi, nous n'avons ni derrière nous ni devant nous, dans le domaine lumineux des valeurs, des justifications ou des excuses. Nous sommes seuls, sans excuses. C'est ce que j'exprime en disant que l'homme est condamné à être libre. Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait. »<sup>9</sup>

Et il continue en ces termes : « [...] l'homme, sans aucun appui et sans aucun secours, est condamné à chaque instant à inventer l'homme. »<sup>10</sup>

Ainsi, selon l'enseignement d'Heidegger, l'homme est seul, jeté dans le monde ; en outre, il est obligé de choisir et de se construire dans le choix. L'être-jeté et le choix sont accompagnés d'angoisse. A ce stade, il convient de préciser que Sartre, dans le but de reconvertir l'existentialisme en un humanisme, a été contraint à revisiter – en lui donnant une nouvelle fonction – le concept d'angoisse, qui avait eu une si grande importance dans sa philosophie précédente. Dans *L'Être et le Néant*, Sartre avait défini l'angoisse comme le vertige que l'homme expérimente quand il reconnaît qu'il est libre et qu'il doit assumer soi-même la responsabilité de ses choix. Dans *L'existentialisme est un humanisme*, la signification de l'angoisse passe du domaine subjectif au domaine intersubjectif : l'angoisse devient alors le sentiment « d'écrasante responsabilité » qui accompagne un choix que l'on reconnaît ne pas être simplement individuel, mais qui implique d'autres êtres humains, et même l'humanité entière pour les décisions les plus importantes et les plus radicales.

Voici comment s'exprime Sartre : « Quand nous disons que l'homme se choisit, nous entendons que chacun d'entre nous se choisit, mais par là nous voulons dire aussi qu'en se choisissant, il choisit tous les hommes. En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons, car nous ne pouvons jamais choisir le mal ; ce que nous choisissons, c'est toujours le bien, et rien ne peut être bon pour nous sans l'être pour tous. »<sup>11</sup>

---

<sup>8</sup> Ibid., pp. 22-23.

<sup>9</sup> Ibid., pp. 36-37.

<sup>10</sup> Ibid., p. 38.

<sup>11</sup> Ibid., pp. 25-26.

C'est sur cette base que Sartre construit son éthique sociale de la liberté : « [...] lorsque sur le plan d'authenticité totale, j'ai reconnu que l'homme est un être chez qui l'essence est précédée de l'existence, qu'il est un être libre qui ne peut, dans des circonstances diverses, que vouloir sa liberté, j'ai reconnu en même temps que je ne peux vouloir que la liberté des autres. »<sup>12</sup>

Cette éthique n'est pas fondée sur l'objet choisi, mais sur l'authenticité du choix. Toutefois, à l'inverse de ce qu'il affirmait dans *L'Être et le Néant*, désormais pour Sartre, tous les comportements ne sont pas dépourvus de sens. Bien qu'il réaffirme qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour agir, l'action n'est pas nécessairement gratuite, absurde, non fondée. En effet, même s'il n'existe pas une morale définitive et si chacun est libre de construire sa propre morale dans la situation où il vit, en choisissant parmi les différentes alternatives qui s'offrent à lui, il est possible de formuler un jugement moral. Celui-ci se fonde sur la reconnaissance de la liberté propre, de celle d'autrui et de la mauvaise foi. Pour Sartre, « On peut juger un homme en disant qu'il est de mauvaise foi. Si nous avons défini la situation de l'homme comme un choix libre, sans excuse et sans secours, tout homme qui se réfugie derrière l'excuse de ses passions, tout homme qui invente un déterminisme est un homme de mauvaise foi. »<sup>13</sup> « Si l'on me dit : et si je veux être de mauvaise foi ? Je répondrai : il n'y a aucune raison pour que vous ne le soyez pas, mais je déclare que vous l'êtes, et que l'attitude de stricte cohérence est l'attitude de bonne foi. Et en outre, je peux porter un jugement moral. »<sup>14</sup>

Et voici comment l'existentialisme, qui est au fond un effort pour déduire toutes les conséquences possibles d'une position athée cohérente, en vient à être un humanisme : « [...] l'homme est constamment hors de lui-même, c'est en se projetant et en se perdant hors de lui qu'il fait exister l'homme et, d'autre part, c'est en poursuivant des buts transcendants qu'il peut exister ; l'homme étant ce dépassement et ne saisissant les objets que par rapport à ce dépassement est au cœur, au centre de ce dépassement. Il n'y a pas d'autre univers qu'un univers humain, l'univers de la subjectivité humaine. Cette liaison de la transcendance, comme constitutive de l'homme – non pas au sens où Dieu est transcendant, mais au sens de dépassement – et de la subjectivité, au sens où l'homme n'est pas enfermé en lui-même, mais présent toujours dans un univers humain, c'est ce que nous appelons l'humanisme existentialiste. Humanisme, parce que nous rappelons à l'homme qu'il n'y a d'autre législateur que lui-même, et que c'est dans le délaissement qu'il décidera de lui-même ; et parce que nous montrons que ça n'est pas en se retournant vers lui, mais toujours en cherchant hors de lui un but qui est telle libération, telle réalisation particulière, que l'homme se réalisera précisément comme humain. »<sup>15</sup>

Telles sont donc les idées fondamentales de l'humanisme existentialiste, comme Sartre les formula en 1945-1946. Mais la pensée de Sartre subit dans les années qui suivirent des retouches continues et parfois des changements profonds, dans un itinéraire difficile qui mena le philosophe à être d'abord un « compagnon de route » du Parti communiste français, puis à rompre clairement avec ce dernier après l'invasion de la Hongrie en 1956. Plusieurs idées exposées dans *L'existentialisme est un*

---

<sup>12</sup> Ibid., p. 84.

<sup>13</sup> Ibid., pp. 80-81.

<sup>14</sup> Ibid., pp. 81-82.

<sup>15</sup> Ibid., pp. 92-94.

humanisme furent aussi réélaborées par la suite. Ainsi, après la rencontre avec le marxisme, qui le poussa à une analyse plus profonde de la réalité sociale, Sartre en vint à soutenir l'idée d'une liberté non plus absolue, mais conditionnée par un ensemble de facteurs sociaux et culturels.

Il reconnut lui-même que les antithèses radicales de L'Être et le Néant avaient été imposées par le climat de la guerre, où la seule alternative possible semblait être entre être avec et être contre. « Après la guerre vint l'expérience vraie, celle de la société », c'est-à-dire l'expérience d'une réalité multiple et ambiguë, avec des nuances et des gradations, où le rapport entre situation donnée et choix individuel entre liberté et conditionnement n'est pas clair et direct, mais enchevêtré et complexe. Dans l'interview accordée à la *New Left Review* en 1969, Sartre en vint à donner cette définition de la liberté : « Je crois qu'un homme peut toujours faire quelque chose de différent de ce que l'on a fait avec lui. Voilà la définition de la liberté que je considère appropriée aujourd'hui : La liberté est ce petit mouvement qui fait d'un être social complètement conditionné, une personne qui ne se limite pas à réextérioriser dans sa totalité les conditionnements dont elle a souffert. »<sup>16</sup>

Même avec cette définition réductrice, Sartre n'abandonne pas la thèse fondamentale de toute sa philosophie, thèse selon laquelle la liberté est constitutive de la conscience humaine. Et dans les années soixante-dix, discutant avec les gauchistes de la contestation étudiante de 1968, Sartre, désormais presque aveugle, réaffirme que les hommes ne sont jamais complètement identifiables à leurs conditionnements, que l'aliénation est possible précisément parce que l'homme est libre, précisément parce qu'il n'est pas une chose.<sup>17</sup>

Tel est, en synthèse, le parcours philosophique de Sartre. Parcours difficile, plein de changements et d'autocritiques, mais toujours « à l'intérieur d'une certaine permanence ». Sartre dut répondre continuellement aux attaques des bourgeois bien-pensants, des catholiques et des marxistes, mais les critiques les plus profondes et radicales à sa tentative de donner une base humaniste à sa philosophie furent formulées par Heidegger, c'est-à-dire par celui qui avait été l'inspirateur de nombreux aspects de son existentialisme.

---

<sup>16</sup> Itinerary of a Thought : Interview with Jean-Paul Sartre, *New Left Review*, n°58, December 1969, p. 45.

<sup>17</sup> J.-P. Sartre, P. Gavi, P. Victor, *On a raison de se révolter : discussions*. Paris, 1974.